



BILLET N° 09/2004

Editorial :

Enfin, après plusieurs années de « silence » nous revenons sous une forme plus simple mais informatique et surtout **gratuite**. A titre expérimental pour l'instant, nous attendons avec beaucoup d'intérêt vos articles en nombres et variés sur la fortification en générale.

Remerciements à tous pour vos encouragements à cette renaissance.

Bien à vous.

J.M. GRATIANNE

Mise en page :

J.M. GRATIANNE

Disponible actuellement sur simple demande :

-Le Mont CORNILLET

-SPA 1918

-Réflexions et mise au point sur la Ligne Maginot

Avertissement :

LA TENEUR DE TOUT ARTICLE PUBLIE, EST SOUS L'ENTIERE RESPONSABILITE DE SON AUTEUR. COLLECTION J.M GRATIANNE, TOUT DROIT RESERVES POUR TOUS PAYS ©. EN CLAIR, REPRODUCTION, MEME PARTIELLE, PAR QUELQUE MOYEN OU PROCEDE QUE CE SOIT A DES FINS MERCANTILES EST INTERDIT.

.....

CLAIR DE LUNE A BITCHE

Je ne saurais en préciser la date, mais c'était dans les premières semaines de 1939, par une froide et sèche matinée. Sur la petite route où ils avaient fait halte, les artilleurs de la 4^{ème} batterie du 155^{ème} R.A.P. basée non loin de là au camp de DONCOURT, battaient la semelle, sac au dos et mousqueton au pied.

La colonne se composait, à peu près pour moitié, de « bleus » de la classe 38. Parmi eux, les privilégiés qui avaient comme moi été jugés, à tort ou à raison, aptes à suivre les cours du peloton des élèves sous-officiers : un honneur dont l'avantage immédiat, à nos yeux, était de dispenser de certaines menues corvées, mais qui suscitait en revanche jalousie et sarcasmes chez les moins favorisés.

En partant pour le camp de Bitche, théâtre de manœuvres auxquelles nous allions participer, notre formation devait être passée en revue par le colonel Dubois de Maquillé, commandant du régiment. Nous l'attendions donc, depuis une demi-heure, mais ce fut avec effarement que nous le vîmes enfin apparaître.

Tel Basile, en effet, héros naïf d'une chanson d'après-guerre, c'était « sur son grand cheval perché » qu'il se dirigeait vers nous.

Une surprise compréhensible. Dans les camps qui abritaient les futurs défenseurs de la Ligne Maginot, nos anciens eux-mêmes ne se rappelaient pas avoir jamais aperçu l'ombre d'un cavalier, fût-il copieusement galonné.

Cet officier au nom ronflant s'arrêta à quelques mètres de la troupe au garde-à-vous face à lui. En fait de passage en revue, il jeta, en haut de sa monture, un bref coup d'œil sur nos rangs, puis lança d'une voix forte ; « A droite, droite ! En avant, marche ! ».

Hélas ! nous avions tous encore l'arme au pied. J'ignore ce qu'il en est chez les fantassins, mais nous autres, pauvres artilleurs, étions habitués à ce qu'un « arme sur l'épaule ! » précédât le « En avant, marche ! », ce que le colonel semblait ignorer ou avoir oublié.

La belle pagaille que ce fut !

Un tel désordre ne pouvait que faire naître des doutes sur notre capacité à tenir correctement une place dans le moindre défilé militaire. Par chance, il n'entraîna ultérieurement pour nous aucune sanction. Peut-être parce que nous étions tous fautifs ?

Si l'on en croit la tradition, le colonel est censé être le « père du régiment ». Force m'est toutefois de la constater : avant sa spectaculaire arrivée et la démonstration si réussie de son autorité, ce père-là, nous ne l'avions jamais vu et nous ne le revîmes jamais.

Même si plus de soixante années écoulées depuis mon séjour à Bitche en ont considérablement gommé les traces dans ma mémoire, je puis assurer que rien de bien saillant ne se produisit pour mes camarades et moi au cours de ces fastidieuses manœuvres. Au risque de décevoir nos amis lecteurs de « ON NE PASSE PAS MAGAZINE » qu'ils me pardonnent ! Je ne saurai donc leur offrir que de minces anecdotes. Ce qui me revient en premier à l'esprit, c'est un réveil dominical auquel nous étions loin de nous attendre.

Ce matin là, donc, nous fûmes tirés hors de nos sacs de couchage (sacs à viande pour les trouffions), par les vigoureux accents de la fanfare de je ne sais quel régiment. Se déplaçant d'un bâtiment à l'autre, elle interprétait à chaque station plusieurs courts morceaux qui témoignaient de l'étendue de son répertoire et de la qualité des exécutants.

Préludant à une journée de farniente, cette aubade était certes plus originale que le quotidien « soldat, lève toi, soldat » d'un clairon solitaire. Si bien que peu d'entre nous se plainquirent finalement d'avoir ainsi vu écouter leur sommeil en ce jour du Seigneur.

*
* *

Dans la vaste et accueillante cantine du camp, quelqu'un fit un soir une entrée remarquée. C'était Jean-Louis BARRAULT.

Bien avant de revêtir dans « les enfants du paradis » le blanc costume du mime Baptiste, il portait, comme nous, le classique treillis de travail en rugueuse toile écrue. Sa notoriété était encore jeune, mais suffisante pour le succès de l'avenante serveuse alsacienne, yeux bleus et longues tresses blondes, qui officiait derrière son comptoir, eût un instant à en souffrir.

Un peu plus âgé que moi, pourquoi se trouvait-il parmi nous ? « disponible » ou réserviste, appelé comme d'autres sous les drapeaux en raison des menaces qui planaient sur la paix ? Apparemment, la question ne lui fut pas posée, et pas davantage il ne lui fut demandé d'autographe.

Beaucoup plus tard, après la libération, fréquentant à titre professionnel les salles de théâtre, il m'arriva, lors de générales ou de premières, d'échanger avec lui quelques mots. Je n'eus pourtant jamais l'idée de lui parler de ce temps où nous avions sans doute bu un demi de bière à deux pas l'un de l'autre, à la cantine du camp de Bitche.

*
* *



75 Mle 32 à culasse NORDENFELT
Ouvrage de FERMONT
Coll. J.M. GRATIANNE

Il n'est rien de mieux qu'une compétition, pour soutenir le moral ! C'est donc avec entrain que nous prîmes part, au gros ouvrage du SIMSERHOF, voisin du camp, à un exercice de tir au canon de 75. Il s'agissait, pour les servants de chacune des trois pièces armant un bloc de combat du fort, à envoyer aussi vite que possible six obus dans la nature. Il fallut que quinze à vingt secondes, je ne sais plus exactement, à l'équipe ou je figurais, pour expédier sa demi-douzaine de projectiles, ce qui constitua le record de l'épreuve.

Sans rapport avec cette performance, une permission de la journée me permit de faire avec mes trois meilleurs copains une virée à Strasbourg par le train.

Quel mémorable repas avons nous englouti à la fameuse auberge du Corbeau, dans cette partie de la vieille ville qui devait être détruite par les bombardements vers la fin de la guerre : entre quiche et tarte, une montagne de choucroute fumante, disparaissant sous la charcuterie alsacienne ! J'ai longtemps gardé un sous-bock en carton indiquant, pour chacun de nous, le montant de son addition : 5Fr 50, bière et café inclus. A Paris à cette époque, on était loin de faire pareille bombance pour le même prix, dans un restaurant de troisième ordre !

Après ce festin, un film à l'eau de rose dans le plus proche cinéma, un coup d'œil admiratif à la superbe horloge à automates de la cathédrale et nous dûmes déjà rentrer à Bitche.

Une nuit pleine d'étoiles, j'avais été désigné pour monter la garde près d'une casemate de la ligne, en bordure du camp, je m'ennuyais ferme, faisant les cent pas en songeant à une éventuelle permission de détente, lorsque, vers 21 heure, retentit au loin l'extinction des feux.

Moins porté sous l'uniforme que dans le civil à apprécier les musiques militaires, le garçon de vingt ans (ou à peine plus) que j'étais fut cependant profondément sensible à ces notes qui s'égrenaient au clair de lune, répétitives, de plus en plus lentes. De cette sonnerie, entendue chaque soir depuis mon incorporation, il me parut soudain émaner une prenante mélancolie.

Dans le silence retombé, ma méditation fut brusquement interrompue par le déboulé pétaradant et zigzaguant d'une motocyclette. En descendit, non sans mal, un adjudant d'infanterie à la démarche titubante.

Fort embarrassé, je lui fis la première sommation d'usage, avec une conviction toute relative. D'une voix pâteuse, il me dit qu'il se rendait (en pleine nuit !) à « sa » casemate. De mon mieux, je lui expliquai qu'il m'était impossible, comme il devait bien le savoir, de le laisser passer, faute d'avoir reçu des instructions à ce sujet.

Je fus fort aise de constater que, malgré son état d'ébriété, il prenait la chose avec compréhension, enfourchait son engin, et disparaissait en direction du camp. S'il avait insisté, qu'aurait pu faire en effet le 2^{ème} canonnier servant que j'étais, devant ce sous officier certes respectable, mais quelque peu « schlass » ? Aurais je brandi mon mousqueton, d'ailleurs sans munitions ni baïonnette, pour le dissuader de procéder à cette intempestive visite nocturne de « sa » casemate si même il en avait la clé ?

Ainsi, en dépit de l'intermède désagréable, mais sans conséquences, dû à un adjudant éméché, pourrais-je, en faisant encore allusion à une chanson d'après guerre, dire, à propos de ces manœuvres hivernales, que rien pour moi n'y valut plus qu'un certain clair de lune à Mau..., pardon, à Bitche. Et cela, grâce à l'indéniable talent d'un clairon inconnu.

*
* *

Un dernier après midi près d'un joli lac de forêt, à nous perfectionner dans l'emploi de la binoculaire, et nous réintégrâmes nos pénates au camp de DONCOURT. C'eut été sans déplaisir, y ayant nos habitudes, si une panne de chauffage ne nous avait contraints à nous réinstaller pendant trois ou quatre jours dans des chambrées glacées.

*
* *

Ces manœuvres avaient été une sorte d'entracte, apportant un dépaysement bienvenu. Mais tout compte fait je ne crois pas qu'elles aient présenté pour nous une grande utilité, si l'on excepte cependant l'exercice effectué au SIMSERHOF, qui nous avait fait découvrir la redoutable efficacité des 75 de la ligne.

Dès notre retour, nous reprîmes le train train de l'instruction : pas cadencé ! pas de gymnastique ! démontage et remontage des mousquetons ; visites détaillées des casemates, des tourelles éclipsables de 75, de 81 ou de 135, dans les ouvrages de Fermont ou Latiremont ; heures consacrées à tenter d'apprendre par cœur dans le manuel ad hoc les règles qui devaient faire de nous de parfaits petits soldats, non sans nous donner l'impression de nous retrouver sur les bancs de l'école : « untel, vous me copierez vingt fois pour demain matin : la discipline faisant la force principale des armées,...etc ! »

*
* *

Les mois s'écoulèrent, émaillés de trop courtes permissions. Le début de l'une d'elles ne manqua pas de sel pour mon camarade Lévy et moi même, tous deux parisiens. Faute de moyen de transport, ce fut pédestrement que nous prîmes un soir le chemin de Longuyon, gare la plus proche de DONCOURT. La marche

fut assez longue, et comme des gosses, nous l'accompagnâmes de l'incontournable « trois kilomètres à pied (ou quatre, cinq, six, etc.) çà use les souliers ! ».

Il faisait nuit noire, à LONGUYON. La petite ville semblait morte. Les cafés étaient fermés. Ce que voyant, Lévy m'assura que le seul endroit où nous pourrions attendre confortablement l'heure de notre train était...Le bobinard du coin.

Sitôt dit, sitôt fait. La maison en question ne fut pas difficile à repérer, ce qui me donna à penser que ce brave Lévy connaissait déjà les lieux !

Accueillis dans un salon poussiéreux où parlaient en baillant trois filles visiblement sur le retour comme leur aimable sous maîtresse, nous eûmes la hardiesse d'avouer la vérité. A savoir que, si nous désirions consommer, ce ne serait qu'un verre de bière ! Le croiriez vous ? On ne nous mit pas à la porte, et nous eûmes droit à notre bock. Mais l'ambiance n'était vraiment pas folichonne, dans ce « claque » minable ! Au revoir et merci, puis la gare où, assoupis sur les dures banquettes en bois de la salle d'attente, nous nous réveillâmes de justesse pour sauter dans le Luxembourg - Paris. Ce fut là notre ultime « perm » du temps de paix.

*

* *

Arriva le jour de l'examen de fin de stage pour le peloton des élèves sous-officiers. Bredouillant de trac devant le capitaine DOUMENACH, pourtant réputé bienveillant, j'eus le tort de confondre ligne de site avec ligne d'horizon. Il semble que je me serais mieux tiré d'affaire si, m'interrogeant sur le canon de 75, il m'avait invité à lui situer, et surtout à lui nommer sans que ma langue trébuchât, « la tête à oreilles de la vis de commande du plateau gradué des angles de site ». Un excellent exercice de prononciation !

C'est à cette bourde impardonnable que je dus certainement de ne pouvoir exhiber sur mes manches, lorsque je revins en juillet à ma batterie d'origine au camp d'ERROUVILLE, que les modestes galons rouges de brigadier.

*

* *

Pour mitigé qu'il fût, ce résultat me permit de prendre place au bureau de la batterie, où, n'étant pas accablé par la tâche, je m'avisai, pour me distraire, de jeter un coup d'œil sur les dossiers de mes camarades.

Chacun sait que, lors de leur incorporation, les « bleus » devaient, afin que soit apprécié leur niveau de connaissances, résoudre un petit problème d'arithmétique et rédiger un texte sur le thème traditionnel : « Vos impressions en arrivant à la caserne ».

Fils d'un garagiste de la région parisienne, un garçon dont j'ai oublié le nom s'était délivré de ce pensum grâce à une formule lapidaire que j'ai, elle, toujours conservée en mémoire :

« Sa peu allé »

Pour sa concision comme pour son orthographe dont je certifie l'exactitude cette réflexion me parut si cocasse que je demandai et me demande encore ! Si son humour était ou non volontaire...

Un an presque jour pour jour après l'arrivée de ma classe sous les drapeaux, l'annonce de la mobilisation générale nous jeta, à bas de nos lits. Que l'événement fût attendu ne le rendit pas plus réjouissant...

Chacun fit en hâte son barda et rejoignit en camion le grand ou le petit ouvrage auquel il était affecté. Pour moi, ce fut à pied, vu la proximité, la Casemate de CRUSNES ouest (C.24) où, malgré ma récente confusion entre ligne de site et ligne d'horizon, je m'étais vu attribuer un poste dans le groupe des observateurs d'artillerie.

*

* *

Nous partions donc sans fleur au fusil, mais confiants en notre béton et en son armement pour un autre genre de manœuvres que celles de BITCHE, et l'on sait ce que furent leur déroulement et leur dénouement. Mais



L'auteur à la Casemate de MORFONTAINE en décembre 1998
Coll. J.M.GRATIANNE

Il n'y eut pas ce jour sur la route de fringant colonel venu nous passer en revue « sur son grand cheval perché ».

CLAUDE – ARMAND MASSON

Fresques représentant les marquages des douilles de 75 et leurs types
Coll. J.M. GRATIANNE

